

NIETZSCHE ET LA MUSIQUE

Plus que tout autre il a aimé la musique : nous le disons pour justifier notre décision. Il était musicien. Aucun autre art n'était aussi cher à son cœur; tous venaient loin derrière la musique dans sa sympathie consciente. Il établissait une distinction entre les gens qui admirent par les yeux et ceux qui aiment par les oreilles, et se rangeait parmi ces derniers. Concernant les arts plastiques il s'est à peine prononcé et certainement il n'y a jamais consacré une de ses grandes leçons. La langue et la musique étaient le champ de ses investigations, de ses recherches préférées et expérimentales, et de sa production. Sa langue est elle-même de la musique et révèle la finesse de son oreille intérieure, une maîtrise du sens de la chute de phrase, du mode, du rythme, du discours, même décousu en apparence, maîtrise jusqu'alors sans exemple dans la prose allemande et probablement même dans la prose européenne. Ce n'est pas seulement l'affinité et le rapport intime entre la critique et la lyrique que prouvent les observations de Nietzsche, elles démontrent aussi d'une manière géniale et personnelle la continuité créatrice de l'affinité et de l'unité intime entre la critique et la musique. La critique cependant, c'est l'analyse et la conclusion, et ce fut à la musique que s'attachèrent les conclusions les plus élevées de son esprit et de son âme, de sa conscience prophétique.

En un mot : sa position par rapport à la musique était celle de la passion. Mais qu'est-ce donc que la passion? Comment l'élément pâtit-elle entre-t-il dans la formation du mot passion et dans l'idée qu'il représente? Qu'est-ce qui fait de l'amour une souffrance? C'est le doute. Nietzsche a dit quelque part que l'amour du philosophe pour la vie est l'amour pour une femme qui nous fait douter d'elle. Il aurait pu dire exactement la même chose de son amour pour la musique : c'était un amour avec l'aiguillon du doute, qui en fait une passion; et si jamais on définissait la passion un amour qui doute, cette définition porterait sa marque.

Nous demandons plus encore. D'où venait ce doute d'une autorité prophétique et didactique, ce doute de conscience qui donnait à son amour pour la musique le stimulant de l'hésitation et du problème? Et nous essayons

de répondre qu'il provenait de ce que Nietzsche mettait presque au même rang le musical et le romantique, et que c'était son sort, sa mission héroïque de se consacrer à cette complexité psychique de forces, du plus grand attrait, qu'est le musical-romantique, le romantique-musical...

Son héroïsme cependant s'appelait abnégation de soi. Il avait, par amour de la vie, combattu de toute la force de son génie les idéals ascétiques; mais lui-même était un adepte de cet ascétisme laïque intérieur qui est la forme morale de la révolution. Comme Wagner, dont il s'était séparé pour obéir au jugement de sa conscience, mais qu'il a cependant aimé jusqu'à la mort, Nietzsche était, par sa descendance, un fils tardif du romantisme, et si Wagner fut un heureux admirateur et perfectionneur de soi-même, Nietzsche fut le vainqueur révolutionnaire de soi-même, et c'est pour cela que le premier reste le panégyriste et le dernier représentant, infiniment charmeur, d'une époque, et que le second est devenu le prophète et le guide d'un nouvel avenir pour l'humanité.

Voilà donc ce qu'il est pour nous : un homme qui aime la vie, le prophète d'une humanité supérieure, un guide vers l'avenir, un apôtre de la victoire sur tout ce qui, en nous, est hostile à la vie et à l'avenir, c'est-à-dire sur le romantisme. Car le romantisme est le chant de la nostalgie du passé, le chant magique de la mort, et la pensée de Richard Wagner, que Nietzsche a aimé si ardemment, n'était rien d'autre que le paradoxe, le phénomène éternellement intéressant de l'enivrement par la mort qui conquiert le monde.

Je sais bien que nous éprouvons de l'aversion pour admettre — malgré Nietzsche, malgré Goethe lui-même — que le romantisme soit ennemi de la vie, soit une manifestation morbide. N'est-ce pas, au contraire, ce qu'il y a au monde de plus joyeusement sain, n'est-ce pas l'amabilité même, né dans les profondeurs les plus intimes de l'âme populaire? Oui, sans doute. Seulement, c'est là un fruit qui, frais et brillant de santé un moment, est très enclin, même en ce moment-là, à l'altération et à la décomposition, et qui, tout en étant le plus pur rafraîchissement du cœur lorsqu'il est consommé au bon moment, répand, dès que ce moment est passé, la corruption et la putréfaction dans l'humanité qui en fait usage. C'est un fruit de vie produit par la mort et qui porte en lui la mort. C'est un produit merveilleux de l'âme, le plus élevé peut-être au point de vue

de la beauté sans conscience, et béni par elle, mais vu avec défiance, et cela pour d'excellentes raisons, par l'œil consciencieux de l'amour de la vie qui domine et qui est l'objet de l'abnégation de soi-même d'après des règles établies par la conscience. Oui, l'abnégation de soi peut bien être, aujourd'hui encore, l'essence de la victoire sur cet amour, sur cet enivrement de l'âme, — avec de sombres conséquences. Nous sommes tous encore ses fils et connaissons sa force. Comme propagateur de l'enivrement de l'âme, on pourrait gagner des masses énormes au chant nostalgique et subjugué ainsi le monde. On pourrait même fonder là-dessus des empires, des empires terrestres, trop terrestres, qui seraient solides et heureux dans le progrès et, à proprement parler, pas du tout nostalgiques, où ce chant, si j'ose m'exprimer ainsi, deviendrait une inoffensive musique de gramophone. Mais, malgré tout, son meilleur fils aura cependant été celui qui, pour nous tous, consumait sa vie dans son abnégation et mourut, ayant sur les lèvres cette parole nouvelle qu'il savait encore à peine comment articuler, que nous aussi nous savons à peine comment bégayer, cette parole prophétique de l'amour de la vie et de la foi dans l'avenir.

L'abnégation de soi a presque toujours une apparence de trahison envers soi-même, presque de trahison tout court. C'est ainsi que le grand triomphe que remporta Nietzsche sur soi-même, celui qu'on nomma sa défection de Wagner, eut cette apparence. Ses amis se plaignaient, ils disaient que cela devait mal finir quand un homme s'obstinait à scier la branche sur laquelle il était assis, et dans un chapitre du plus beau livre qui ait été écrit sur Nietzsche, du livre de Bertram, Nietzsche est appelé Judas. Cependant c'est parce qu'il devint un Judas qu'aujourd'hui tout ce qui croit en l'avenir jure par son nom — et non par celui du romantique impérial — et qu'il est devenu l'évangéliste d'une nouvelle alliance de la terre et de l'homme.

C'est à la musique, disions-nous, que s'attachaient les plus hautes décisions de sa conscience. Son abnégation héroïque se vérifia en elle, et c'est dans la musique qu'il trouva la solution qu'il cherchait et sa rédemption.

« La musique et les larmes », a-t-il écrit, « je puis à peine les tenir séparées ».

Thomas MANN.

(Traduit de l'allemand par E. DESMET.)

LE FÉMINISME EN EUROPE

A l'occasion de la réunion à Paris à la fin de ce mois du Dixième Congrès de l'Alliance internationale pour le Suffrage des Femmes, il peut être intéressant de jeter un coup d'œil sur la situation faite à la femme dans les différents pays d'Europe. Et immédiatement une constatation s'impose : c'est que le féminisme a jeté des racines très profondes dans le nord de l'Europe depuis plusieurs années déjà, alors que ce mouvement n'a gagné que petit à petit du terrain dans les pays de l'Europe méridionale et occidentale. Il en gagne cependant, et de nombreux indices nous permettent de nous rendre compte des progrès, parfois surprenants de rapidité, qu'a accomplis l'idée du vote des femmes à travers notre vieux continent. C'est ainsi par exemple qu'en Roumanie des femmes viennent tout récemment (avril 1926) d'être appelées à siéger dans des conseils municipaux. La Constitution roumaine permettant en effet l'éligibilité des femmes par cooptation dans ces conseils, les associations féminines très actives de Roumanie ont revendiqué le droit de présenter les listes de candidates, parmi lesquelles sept femmes ont été nommées Conseillères municipales à Bucarest. En Grèce également, et malgré la vie politique troublée de ces dernières années, la Constitution prévoit qu'à partir de 1927, une simple loi votée par le Parlement peut reconnaître dans certaines conditions le droit de vote municipal aux femmes. En Italie, le Sénat a ratifié en automne 1925 le projet de loi qui fut le résultat direct du Congrès international de Rome de 1923, et qui avait déjà été voté par la Chambre : d'après cette loi, les femmes ont obtenu l'électorat en matière administrative avec certaines conditions restrictives censitaires ou d'obligations d'instruction, et sont également éligibles à certains corps consultatifs municipaux moyennant quelques restrictions aussi. De plus, un projet de loi fasciste en préparation qui prévoit la nomination des sénateurs sur une autre base peut amener, s'il est adopté, une participation plus importante encore des femmes à la vie politique du pays. Enfin on sait qu'en Espagne les femmes sont électrices et éligibles aux conseils municipaux, et que plusieurs villes importantes connaissent déjà les conseillères municipales. Mais ces progrès, pour rapides qu'ils soient,